

LE DÎNER

DU COMTE

DE BOULAINVILLIERS.

PAR

MR. ST. HIACINTE.



A LONDRES.

MDCCLXVIII.

LE DÎNER

DU COMTE

DE BOURBONNILLERS

PAR

M. ST. HILAIRE



LONDON

MDCCXLIII

PREMIER ENTRETIEN.

AVANT D'ÊTRE.

L'ABBÉ COUET.

Quoi, Monsieur le Comte, vous croyez la Philosophie aussi utile au genre humain que la Religion Apostolique, Catholique & Romaine ?

LE COMTE DE BOULAINVILLIERS.

La Philosophie étend son empire sur tout l'Univers & votre Eglise ne domine que sur une partie de l'Europe, encore y a-t-elle bien des ennemis. Mais vous devez m'avouer que la Philosophie est plus salutaire mille fois que votre Religion, telle qu'elle est pratiquée depuis longtems.

L'ABBÉ.

Vous m'étonnez. Qu'entendez-vous donc par Philosophie ?

LE COMTE.

J'entends l'amour éclairé de la sagesse, soutenu par l'amour de l'être éternel, rémunérateur de la vertu & vengeur du crime.

L'ABBÉ.

Eh bien, n'est-ce pas-là ce que notre Religion annonce ?

LE COMTE.

Si c'est-là ce que vous annoncez, nous sommes d'accord; je suis bon Catholique, & vous êtes bon Philosophe: n'allons donc pas plus loin ni l'un ni l'autre. Ne déshonorons notre Philosophie religieuse & sainte, ni par des sophismes & des absurdités qui outragent la

raison, ni par la cupidité effrénée des honneurs & des richesses qui corrompt toutes les vertus. N'écoutons que les vérités & la modération de la Philosophie; alors cette Philosophie adoptera la Religion pour sa fille.

L' A B B É.

Avec votre permission, ce discours sent un peu le fagot.

L E C O M T E.

Tant que vous ne cesserez de nous conter des fagots, & de vous servir de fagots allumés au lieu de raisons, vous n'aurez pour partisans que des hypocrites & des imbéciles. L'opinion d'un seul sage l'emporte sans-doute sur les prestiges des fripons, & sur l'affervissement de mille idiots. Vous m'avez demandé ce que j'entends par Philosophie, je vous demande à mon tour ce que vous entendez par Religion.

L' A B B É.

Il me faudroit bien du temps pour vous expliquer tous nos dogmes.

L E C O M T E.

C'est déjà une grande présomption contre vous. Il vous faut de gros livres; & à moi il ne faut que quatre mots: *Sers Dieu, sois juste.*

L' A B B É.

Jamais nôtre Religion n'a dit le contraire.

L E C O M T E.

Je voudrois ne point trouver dans vos livres des idées contraires. Ces paroles cruelles, *contrain les d'entrer* (a), dont on abuse avec tant de barbarie, &

(a) Luc. 14. vs. 23.

DE BOULAINVILLIERS.

& celles-ci, je suis venu apporter le glaive & non la paix (b), & celles-là encore, que celui qui n'écoute pas l'Eglise soit regardé comme un Payen, ou comme un receveur des deniers publics (c); & cent maximes pareilles effraient le sens commun & l'humanité.

Y a-t-il rien de plus dur & de plus odieux que cet autre discours (d), je leur parle en paraboles, afin qu'en voyant ils ne voyent point, & qu'en écoutant ils n'entendent point? Est-ce ainsi que s'expliquent la sagesse & la bonté éternelles?

Le Dieu de tout l'univers qui se fait homme pour éclairer & pour favoriser tous les hommes, a-t-il pu dire (e), je n'ai été envoyé qu'au troupeau d'Israël, c'est-à-dire, à un petit pays de trente lieues tout au plus?

Est-il possible que ce Dieu à qui l'on faisoit payer la capitation, ait dit que ses disciples ne devoient rien payer, que les Rois (f), ne reçoivent des impôts que des étrangers & que les enfans en sont donc exempts?

L' A B B É.

Ces discours qui scandalisent sont expliqués par des passages tout différens.

L E C O M T E.

Juste ciel! qu'est-ce qu'un Dieu qui a besoin de commentaire, & à qui on fait dire perpétuellement le pour & le contre? Qu'est-ce qu'un Législateur qui n'a rien écrit? Qu'est-ce que quatre livres divins dont

(b) *Matth.* 10. vs. 34.

(c) *Matth.* 18. vs. 17.

(d) *Matth.* 8. vs. 10.

(e) *Matth.* 15. vs. 24.

(f) *Matth.* 17. vs. 24, 25, 26.

la date est inconnue, & dont les auteurs si peu avérés se contredisent à chaque page ?

L' A B B É.

Tout cela se concilie, vous dis-je. Mais vous m'avouerez du moins que vous êtes très-content du discours sur la montagne.

L E C O M T E.

Oui, on prétend que Jésus a dit qu'on brûlera ceux qui appellent leurs frères Raka (g), comme vos Théologiens font tous les jours. Il dit qu'il est venu pour accomplir la loi de Moïse que vous avez en horreur (h). Il demande avec quoi on salera si le sel s'évanouit (i). Il dit que bienheureux sont les pauvres d'esprit, parce que le Royaume des cieux est à eux (k). Je fais encore qu'on lui fait dire qu'il faut que le bled (l), pourrisse & meure en terre pour germer; que le Royaume des cieux est un grain de moutarde (m); que c'est de l'argent mis à usure (n); qu'il ne faut pas donner à dîner à ses parens quand ils sont riches (o). Peut-être ces expressions avoient-elles un sens respectable dans la langue où l'on dit qu'elles furent prononcées. J'adopte tout ce qui peut inspirer la vertu; mais ayez la bonté de me dire ce que vous pensez d'un autre passage que voici.

„ C'est Dieu qui m'a formé. Dieu est par-tout &
„ dans moi : oserai-je le fouiller par des actions cri-

(g) *Matth.* 5. vs. 22.

(h) *Idem* — vs. 17.

(i) *Idem* — vs. 13.

(k) *Idem* — vs. 3.

(l) *Iere. epis. de Paul aux Corinth.* Chap. 15. vs. 36.

(m) *Luc.* 13. vs. 19.

(n) *Matth.* 25.

(o) *Luc.* 14. vs. 12.

DE BOULAINVILLIERS. 7

„ minelles & basses , par des paroles impures , par
„ d'infâmes desirs ?

„ Puissai-je à mes derniers momens dire à Dieu ,
„ ô mon maître , ô mon pere ! tu as voulu que je
„ souffrisse , j'ai souffert avec résignation. Tu as
„ voulu que je fusse pauvre , j'ai embrassé la pauvre-
„ té. Tu m'as mis dans la bassesse , & je n'ai point
„ voulu la grandeur. Tu veux que je meure , je t'a-
„ dore en mourant. Je fors de ce magnifique specta-
„ cle en te rendant grace de m'y avoir admis pour
„ me faire contempler l'ordre admirable avec lequel
„ tu régis l'univers.

L' A B B É.
Cela est admirable ; dans quel Pere de l'Eglise
avez-vous trouvé ce morceau divin ? est-ce dans St.
Cyprien , dans St. Grégoire de Nazianze ou dans St.
Cyrille ?

L E C O M T E.
Non , ce sont les paroles d'un esclave Payen nom-
mé Epictete , & l'Empereur Marc-Aurele n'a jamais
pensé autrement que cet esclave.

L' A B B É.
Je me souviens en effet d'avoir lû dans ma jeunesse
des préceptes de Morale dans des auteurs Payens
qui me firent une grande impression : je vous avoue-
rai même que les loix de Zaleucus , de Carondas ,
les conseils de Confucius , les commandemens mo-
raux de Zoroastre , les maximes de Pythagore , me
parurent dictés par la Sagesse pour le bonheur du
genre humain : il me sembloit que Dieu avoit daigné
honorer ces grands hommes d'une lumiere plus pure

LE DINER DU COMTE

que celle des hommes ordinaires, comme il donna plus d'harmonie à Virgile, plus d'éloquence à Cicéron & plus de sagacité à Archimede qu'à leurs contemporains. J'étois frappé de ces grandes leçons de vertu que l'antiquité nous a laissées. Mais enfin, tous ces gens-là ne connoissoient pas la Théologie, ils ne savoient pas quelle est la différence entre un Chérubin & un Séraphin; entre la grace efficace à laquelle on peut résister, & la grace suffisante qui ne suffit pas: Ils ignoroient que Dieu étoit mort, & qu'ayant été crucifié pour tous, il n'avoit pourtant été crucifié que pour quelques-uns. Ah! Monsieur le Comte, si les Scipions, les Cicérons, les Catons, les Epictetes, les Antonins avoient sçu que le pere a engendré le fils, & qu'il ne l'a pas fait; que l'esprit n'a été ni engendré ni fait, mais qu'il procede par spiration, tantôt du pere & tantôt du fils; que le fils a tout ce qui appartient au pere, mais qu'il n'a pas la paternité: Si, dis-je, les anciens, nos maîtres en tout, avoient pû connoître cent vérités de cette clarté & de cette force; enfin s'ils avoient été Théologiens, quels avantages n'auroient-ils pas procurés aux hommes? La consubstantiabilité sur-tout, Monsieur le Comte! la transubstantiation! sont de si belles choses! plût au ciel que Scipion, Cicéron & Marc-Aurele eussent approfondi ces vérités! ils auroient pû être Grands-Vicaires de Monseigneur l'Archevêque, ou Sindics de la Sorbonne.

LE COMTE,
Cà dites-moi en conscience, entre nous & devant Dieu, si vous pensez que les ames de ces grands

hommes soient à la broche, éternellement rôties par les diables en attendant qu'elles aient retrouvé leur corps qui sera éternellement rôti avec elles, & cela pour n'avoir pu être Syndics de Sorbonne & Grands-Vicaires de Mr. l'Archevêque?

L' A B B É.

Vous m'embarrassez beaucoup; car *hors de l'Eglise point de salut.*

Nul ne doit plaire au Ciel que nous & nos amis. Quiconque n'écoute pas l'Eglise, qu'il soit comme un Payen ou comme un Fermier-général (p). Scipion & Marc-Aurele n'ont point écouté l'Eglise; ils n'ont point reçu le Concile de Trente. Leurs ames spirituelles sont rôties à jamais; & quand leurs corps dispersés dans les quatre élémens seront retrouvés, ils seront rôtis à jamais aussi avec leurs ames. Rien n'est plus clair, comme rien n'est plus juste; cela est positif.

D'un autre côté il est bien dur de brûler éternellement Socrate, Aristide, Pythagore, Epictète, les Antonins, tous ceux dont la vie a été pure & exemplaire, & d'accorder la béatitude éternelle à l'ame & au corps de François Ravailac qui mourut en bon chrétien, bien confessé & muni d'une grâce efficace ou suffisante. Je suis un peu embarrassé dans cette affaire; car enfin, je suis juge de tous les hommes leur bonheur ou leur malheur éternel dépend de moi; & j'aurois quelque répugnance à sauver Ravailac & à damner Scipion.

Il y a une chose qui me console, c'est que nous

(p) *Matth. ch. 18. vs. 17.*

autres Théologiens nous pouvons tirer des enfers qui nous voulons : nous lisons dans les actes de Ste. Thècle, grande Théologienne, disciple de St. Paul, laquelle se déguisa en homme pour le suivre, qu'elle délivra de l'enfer son amie Faconille qui avoit eu le malheur de mourir Payenne (q).

Le grand St Jean Damascene rapporte que le grand St. Macaire, le même qui obtint de Dieu la mort d'Arius par ses ardentes prieres, interrogea un jour dans un cimetiere le crâne d'un Payen sur son salut; le crâne lui répondit que les prieres des Théologiens soulageoient infiniment les damnés (r).

Enfin, nous savons de science certaine que le grand St. Grégoire Pape tira de l'enfer l'ame de l'Empereur Trajan (s): ce sont-là de beaux exemples de la miséricorde de Dieu.

LE COMTE.

Vous êtes un goguenard; tirez donc de l'enfer, par vos saintes prieres, Henri IV. qui mourut sans Sacramens comme un Payen, & mettez-le dans le ciel avec Ravallac le bien confessé; mais mon embarras est de savoir comment ils vivront ensemble, & quelle mine ils se feront.

LA COMTESSE DE BOULAINVILLIERS.

Le dîner se refroidit; voilà Mr. Fréret qui arrive, mettons-nous à table, vous tirerez après de l'enfer qui vous voudrez.

(q) Voyez Damascene orat. de iis qui in fide dormierunt. pag. 585.

(r) apud Grab. spicileg. pp. 2. 1.

(s) Eusebius. c. 96. & alii lib. grec. Damascen. p. 588.

SECOND ENTRETIEN

PENDANT LE DÎNER.

L'ABBÉ COUET.

AH! Madame, vous mangez gras un Vendredi sans avoir la permission expresse de Mr. l'Archevêque ou la mienne! ne savez-vous pas que c'est pécher contre l'Eglise? Il n'étoit pas permis chez les Juifs de manger du lievre parce qu'alors il ruminait, & qu'il n'avoit pas le pied fendu (t): c'étoit un crime horrible de manger de l'ixion & du grifon (u).

LA COMTESSE.

Vous plaisantez toujours, Monsieur l'Abbé; dites-moi de grace ce que c'est qu'un ixion & qu'un grifon

L'ABBÉ.

Je n'en sçais rien, Madame; mais je sçais que quiconque mange le Vendredi une aîle de poulet sans permission de son Evêque, au lieu de se gorger de faumon & d'esturgeon, peche mortellement; que son ame sera brûlée en attendant son corps, & que quand son corps la viendra retrouver, ils seront tous deux brûlés éternellement sans pouvoir être consumés, comme je le disois tout-à-l'heure.

LA COMTESSE.

Rien n'est assurément plus judicieux ni plus équitable; il y a plaisir à vivre dans une religion si sage. Voudriez-vous une aîle de ce perdreau?

(t) *Deuteron. ch. 14. vs. 7.*(u) *idem vs. 12. & 13.*

LE COMTE DE BOULAINVILLIERS.

Prenez, croyez-moi; Jésus-Christ a dit, mangez ce qu'on vous présentera (v). Mangez, mangez, que honte ne vous fasse dommage.

L'ABBÉ.

Ah! devant vos domestiques! un Vendredi qui est le lendemain du Jeudi! ils l'iroient dire par toute la ville.

LE COMTE.

Ainsi vous avez plus de respect pour mes laquais que pour Jésus-Christ?

L'ABBÉ.

Il est bien vrai que nôtre Sauveur n'a jamais connu la distinction des jours gras & des jours maigres, mais nous avons changé toute sa doctrine pour le mieux; il nous a donné tout pouvoir sur la terre & dans le ciel. Savez-vous bien que dans plus d'une Province il n'y a pas un siècle que l'on condamnoit les gens qui mangeoient gras en Carême à être pendus? & je vous en citerai des exemples.

LA COMTESSE.

Mon Dieu! que cela est édifiant! & qu'on voit bien que vôtre Religion est divine!

L'ABBÉ.

Si divine que dans les pays mêmes où l'on faisoit pendre ceux qui avoient mangé d'une omelette au lard, on faisoit brûler ceux qui avoient ôté le lard d'un poulet piqué; & que l'Eglise en use encore ainsi quelquefois; tant elle fait se proportionner aux différentes foiblesses des hommes. — A boire.

LE COMTE

A propos, Monsieur le Grand-Vicaire vôte Eglise permet-elle qu'on épouse les deux Sœurs ?

L'ABBÉ.

Toutes deux à la fois ! non ; mais l'une après l'autre selon le besoin, les circonstances, l'argent donné en Cour de Rome & la protection : remarquez bien que tout change toujours, & que tout dépend de nôtre sainte Eglise. La sainte Eglise juive nôtre mere, que nous détestons & que nous citons toujours, trouve très-bon que le Patriarche Jacob épouse les deux sœurs à la fois : elle défend dans le Lévitique de se marier à la veuve de son frere, (x) elle l'ordonne expressément dans le Deutéronome ; (y) & la coutume de Jérusalem permettoit qu'on épousât sa propre sœur ; car vous savez que quand Amnon fils du chaste Roi David viola sa sœur Thamar, cette sœur pudique & avisée lui dit ces propres paroles ; *mon frere, ne me faites pas de sottises, mais demandez-moi en mariage à nôtre pere, & il ne vous refusera pas.* (z).

Mais pour revenir à nôtre divine loi sur l'agrément d'épouser les deux sœurs, ou la sœur de son frere, la chose varie selon les temps, comme je vous l'ai dit. Nôtre Pape Clément VII. n'osa pas déclarer invalide le mariage du Roi d'Angleterre Henri VIII. avec la sœur du Prince Artur son frere, de peur que Charles-Quint ne le fît mettre en prison une seconde fois, & ne le fît déclarer bâtard comme il l'étoit. Mais te-

(x) Lévit. ch. 18. vs. 16. *ch. 20. vs. 21.*

(y) Deutéron. ch. 25. vs. 5.

(z) 2d. Rois chap. 13. vs. 12. & 13.

nez pour certain qu'en fait de mariage comme dans tout le reste, le Pape & Monseigneur l'Archevêque sont les maîtres de tout quand ils sont les plus forts. — à boire!

L A C O M T E S S E.

Eh bien, Monsieur Fréret, vous ne répondez rien à ces beaux discours! vous ne dites rien!

M R. F R É R E T.

Je me tais, Madame, parce que j'aurois trop à dire.

L' A B B É.

Et que pourriez-vous dire, Monsieur, qui pût ébranler l'autorité, obscurcir la splendeur, infirmer la vérité de notre mere sainte Eglise Catholique, Apostolique & Romaine? — à boire!

M R. F R É R E T.

Pardieu! je dirois que vous êtes des Juifs & des idolâtres, qui vous moquez de nous, & qui emboursez notre argent.

L' A B B É.

Des Juifs & des idolâtres! comme vous y allez!

M R. F R É R E T.

Oui des Juifs & des idolâtres, puisque vous m'y forcez. Votre Dieu n'est-il pas né Juif? n'a-t-il pas été circoncis comme Juif? (a) n'a-t-il pas accompli toutes les cérémonies Juives? ne lui faites-vous pas dire plusieurs fois qu'il faut obéir à la loi de Moïse? (b) n'a-t-il pas sacrifié dans le temple? votre batême n'étoit-il pas une coutume Juive prise chez les Orientaux? N'appellez-vous pas encore du mot

(a) *Luc. ch. 24. vs. 22. & 39.*

(b) *Matth. ch. 5. vs. 17. & 18.*

Juif *Pâques* la principale de vos fêtes ? Ne chantez-vous pas depuis plus de dix-sept cent ans dans une musique diabolique des chansons Juives que vous attribuez à un roitelet Juif, brigand, adulateur & homicide, homme selon le cœur de Dieu ? Ne prêtez-vous pas sur gages à Rome dans vos Juiveries que vous appelez *monts de piété* ? & ne vendez-vous pas impitoyablement les gages des pauvres quand ils n'ont pas payé au terme ?

LE COMTE.

Il a raison, il n'y a qu'une seule chose qui vous manque de la loi Juive, c'est un bon Jubilé, un vrai Jubilé, par lequel les Seigneurs rentreroient dans les terres qu'ils vous ont données comme des fots dans le temps que vous leur persuadiez qu'Elie & l'Antechrist alloient venir, que le monde alloit finir, & qu'il falloit donner tout son bien à l'Eglise *pour le remède de son ame, & pour n'être point rangé parmi les boucs*. Ce Jubilé vaudroit mieux que celui auquel vous ne donnez que des indulgences plénieres : j'y gagnerois pour ma part plus de cent mille livres de rente.

L'ABBÉ.

Je le veux bien, pourvu que sur ces cent mille livres vous me fassiez une grosse pension. Mais pourquoi Mr. Fréret nous appelle-t-il idolâtres ?

MR. FRÉRET.

Pourquoi, Monsieur ? demandez-le à St. Christophe qui est la première chose que vous rencontrez dans votre Cathédrale, & qui est en même temps le plus vilain monument de barbarie que vous ayez. Demandez-le à Ste. Claire qu'on invoque pour le mal des

yeux & à qui vous avez bâti des temples, à St. Genou qui guérit de la goutte, à St. Janvier dont le sang se liquéfie si solennellement à Naples quand on l'ap-proche de sa tête, à St. Antoine qui asperge d'eau bénite les chevaux dans Rome. (c).

Oseriez-vous nier votre idolâtrie, vous qui adorez du culte de Dulie dans mille églises le lait de la Vier-ge, le prépuce & le nombril de son fils, les épines dont vous dites qu'on lui fit une couronne, le bois pourri sur lequel vous prétendez que l'être éternel est mort? vous enfin qui adorez d'un culte de Latrie un morceau de pâte que vous enfermez dans une boîte de peur des fouris? Vos Catholiques Romains ont poussé leur Catholique extravagance jusqu'à dire qu'ils changent ce morceau de pâte en Dieu par la vertu de quelques mots Latins & que toutes les miettes de cet-te pâte deviennent autant de Dieux Créateurs de l'Univers. Un gueux qu'on aura fait Prêtre, un Moine sortant des bras d'une prostituée, vient pour dou-ze sols, revêtu d'un habit de Comédien, me marmo-ter en une Langue étrangere ce que vous appelez une Messe, fendre l'air en quatre avec trois doigts, se courber se redresser, tourner à droite & à gauche, par devant & par derriere, & faire autant de Dieux qu'il lui plaît, les boire & les manger, & les rendre ensuite à son pot de chambre! & vous n'avouerez pas que c'est la plus monstrueuse & la plus ridicule idolâtrie qui ait jamais déshonoré la nature humaine? Ne faut-il pas être changé en bête pour imaginer qu'on chan-

ge

(c) Voyages de Misson tome 2d. page 294. c'est un fait public.

ge du pain blanc & du vin rouge en Dieu? Idolâtres nouveaux, ne vous comparez pas aux anciens qui adoroient le *Zeus*, le *Demiourgos*, le maître des Dieux & des hommes & qui rendoient hommage à des Dieux secondaires; sachez que Cères, Pomone & Flore valent mieux que votre Urfule & ses onze mille Vierges; & que ce n'est pas aux Prêtres de Marie Magdeleine à se moquer des Prêtres de Minerve.

LA COMTESSE.

Monsieur l'Abbé, vous avez dans Monsieur Fréret un rude adversaire. Pourquoi avez-vous voulu qu'il parlât? c'est votre faute.

L'ABBÉ.

Oh! Madame je suis aguerri, je ne m'effraye pas pour si peu de chose, il y a longtemps que j'ai entendu faire tous ces raisonnemens contre notre mère Sainte Eglise.

LA COMTESSE.

Par ma foi! vous ressemblez à certaine Duchesse qu'un mécontent appelloit Catin; elle lui répondit, il y a trente ans qu'on me le dit, & je voudrois qu'on me le dît trente ans encore.

L'ABBÉ.

Madame, Madame, un bon mot ne prouve rien.

LE COMTE.

Cela est vrai; mais un bon mot n'empêche pas qu'on ne puisse avoir raison.

L'ABBÉ.

Et quelle raison pourroit-on opposer à l'autenticité des Prophéties, aux miracles de Moysé, aux miracles de Jésus, aux Martyrs?

LE COMTE.

Ah! je ne vous conseille pas de parler de prophéties, depuis que les petits garçons & les petites filles savent ce que mangea le Prophète Ezéchiel à son déjeuner, (d) & qu'il ne seroit pas honnête de nommer à dîner; depuis qu'ils savent les aventures d'Oolla & d'Oliba (e) dont il est difficile de parler devant les dames; depuis qu'ils savent que le Dieu des Juifs ordonne au Prophète Osée de prendre une Catin, (f) & de faire des fils de Catin. Hélas! trouverez-vous autre chose dans ces misérables que du galimatias & des obscénités?

Que vos pauvres Théologiens cessent désormais de disputer contre les Juifs sur le sens des passages de leurs Prophètes; sur quelques lignes hébraïques d'un Amos, d'un Joël, d'un Habacuc, d'un Jérémiah; sur quelques mots concernans Eliah, transporté aux régions célestes orientales dans un chariot de feu, lequel Eliah par parenthèse n'a jamais existé.

Qu'ils rougissent surtout des prophéties insérées dans leurs Evangiles. Est-il possible qu'il y ait encore des hommes assez imbéciles & assez lâches pour n'être pas saisis d'indignation, quand Jésus prédit dans Luc : (g) *Il y aura des signes dans la lune & dans les étoiles; des bruits de la mer & des flots; des hommes séchant de crainte attendront ce qui doit arriver à l'univers entier. Les vertus des cieux seront ébranlées, & alors ils verront le fils de l'homme venant dans une nuée avec grande*

(d) *Ezech. ch. 4. vs. 12.*

(e) *idem th. 16. & chap. 23. vs. 20.*

(f) *Osée ch. 1. vs. 2. & ch. 3. vs. 1, & 2.*

(g) *Chap. 2.*

puissance & grande majesté. En vérité je vous dis que la génération présente ne passera point que tout cela ne s'accomplisse.

Il est impossible assurément de voir une prédiction plus marquée, plus circonstanciée, & plus fautive. Il faudroit être fou pour oser dire qu'elle fut accomplie, & que le fils de l'homme vint dans une nuée avec une grande puissance & une grande majesté. D'où vient que Paul dans son épître aux Thessaloniciens confirme cette prédiction ridicule par une autre encore plus impertinente. *Nous qui vivons & qui vous parlons ; nous serons emportés dans les nuées pour aller au devant du Seigneur au milieu de l'air ; &c.*

Pour peu qu'on soit instruit, on sait que le dogme de la fin du monde, & de l'établissement d'un monde nouveau, étoit une chimere reçue alors chez presque tous les peuples. Vous trouvez cette opinion dans Lucrèce au livre 4. Vous la trouvez dans le premier livre des Métamorphoses d'Ovide. Héraclite long-temps auparavant avoit dit que ce monde-ci seroit consumé par le feu. Les Stoïciens avoient adopté cette rêverie. Les demi-Juifs demi-Chrétiens qui fabriquerent les Evangiles ne manquerent pas d'adopter un dogme si reçu & de s'en prévaloir. Mais comme le monde subsista encore long-temps, & que Jésus ne vint point dans les nuées avec une grande puissance & une grande majesté au premier siècle de l'Eglise, ils dirent que ce seroit pour le second siècle, ils le promirent ensuite pour le troisième ; & de siècle en siècle cette extravagance s'est renouvelée. Les Théos

logiens ont fait comme un charlatan que j'ai vu au bout du Pont-neuf sur le quai de l'école; il montrait au peuple vers le soir un coq & quelques bouteilles de baume; Messieurs, disoit-il, je vais couper la tête à mon coq, & je le ressusciterai le moment d'après en votre présence, mais il faut auparavant que vous achetiez mes bouteilles. Il se trouvoit toujours des gens assez simples pour en acheter. Je vais donc couper la tête à mon coq, continuoit le charlatan; mais comme il est tard, & que cette opération est digne du grand jour, ce sera pour demain.

Deux membres de l'Académie des Sciences eurent la curiosité & la constance de revenir pour voir comment le charlatan se tireroit d'affaire; la farce dura huit jours de suite, mais la farce de l'attente de la fin du monde dans la Christianisme a duré huit siècles entiers. Après cela, Monsieur, citez-nous les prophéties Juives ou Chrétiennes.

MR. FRÉRET.

Je ne vous conseille pas de parler des miracles de Moïse devant des gens qui ont de la barbe au menton. Si tous ces prodiges inconcevables avoient été opérés, les Egyptiens en auroient parlé dans leurs histoires. La mémoire de tant de faits prodigieux qui étonnent la nature, se seroit conservée chez toutes les nations. Les Grecs qui ont été instruits de toutes les fables de l'Egypte & de la Syrie, auroient fait retentir le bruit de ces actions surnaturelles aux deux bouts du monde. Mais aucun historien ni Grec, ni Syrien, ni Egyptien n'en a dit un seul mot. Flaviens Josèphe si bon patriote, si entêté de son judaïsme,

ce Jofephe qui a recueilli tant de témoignages en faveur de l'antiquité de sa nation, n'en a pû trouver aucun qui attestât les dix playes d'Egypte, & le passage à pied sec au milieu de la mer &c. (h).

Vous savez que l'auteur du Pentateuque est encore incertain ; quel homme sensé pourra jamais croire, sur la foi de je ne fais quel Juif, soit Esdras, soit un autre, de si épouvantables merveilles inconnues à tout le reste de la terre ? Quand même tous vos Prophètes Juifs auroient cité mille fois ces événemens étranges, il seroit impossible de les croire ; mais il n'y a pas un seul de ces Prophètes qui cite les paroles du Pentateuque sur cet amas de miracles, pas un seul qui entre dans le moindre détail de ces aventures ; expliquez ce silence comme vous pourrez.

Songez qu'il faut des motifs bien graves pour opérer ainsi le renversement de la nature. Quel motif, quelle raison auroit pu avoir le Dieu des Juifs ? étoit-ce de favoriser son petit peuple ? de lui donner une terre fertile ? Que ne lui donnoit-il l'Egypte au lieu de faire des miracles, dont la plupart, dites - vous, furent égalés par les forciers de Pharaon ? Pourquoi faire égorger par l'ange exterminateur tous les aînés d'Egypte, & faire mourir tous les animaux, afin que les Israélites au nombre de six cens trente mille combattans s'enfuissent comme de lâches voleurs ? Pourquoi leur ouvrir le sein de la mer rouge afin qu'ils allaient mourir de faim dans un désert ? Vous sentez l'énormité de ces absurdes bêtises ; vous avez trop

(h) *Osée chap. 1. vs. 2. & chap. 3. vs. 1. & 2.*

de sens pour les admettre , & pour croire sérieusement à la Religion Chrétienne fondée sur l'imposture Juive. Vous sentez le ridicule de la réponse triviale qu'il ne faut pas interroger Dieu , qu'il ne faut pas fonder l'abîme de la providence. Non , il ne faut pas demander à Dieu pourquoi il a créé des poux & des araignées , parce qu'étant sûrs que les poux & les araignées existent , nous ne pouvons savoir pourquoi ils existent , mais nous ne sommes pas si sûrs que Moïse ait changé sa verge en serpent & ait couvert l'Egypte de poux , quoique les poux fussent familiers à son peuple : nous n'interrogeons point Dieu ; nous interrogeons des fous qui osent faire parler Dieu , & lui prêter l'excès de leurs extravagances.

LA COMTESSE.

Ma foi , mon cher Abbé , je ne vous conseille pas non plus de parler des miracles de Jésus. Le Créateur de l'Univers se seroit-il fait Juif pour changer l'eau en vin (i) à des nœces où tout le monde étoit déjà yvre ? Auroit-il été emporté par le Diable (k) sur une montagne dont on voit tous les Royaumes de la Terre ? auroit-il envoyé le Diable (l) dans le corps de deux mille cochons ? dans un pays où il n'y avoit point de cochons ? auroit-il fêché un figuier (m) pour n'avoir pas porté des figues , *quand ce n'étoit pas le tems des figues* ? Croyez-moi , ces miracles sont tout aussi ridicules que ceux de Moïse.

(i) *Jean ch. 2. vs. 9.*

(k) *Matth. ch. 4. vs. 8.*

(l) *idem ch. 8. vs. 32.*

(m) *Marc. ch. 11. vs. 13.*

Convenez hautement de ce que vous pensez au fond du cœur.

L' A B B É.

Madame, un peu de condescendance pour ma robe, s'il vous plaît; laissez-moi faire mon métier; je suis un peu battu, peut-être, sur les prophéties & sur les miracles; mais pour les martyrs, il est certain qu'il y en a eu, & Pascal le Patriarche de Port-Royal des Champs a dit: *Je crois volontiers aux faits dont les témoins se font égorger.*

MR. F R É R E T.

Ah! Monsieur, que de mauvaise foi & d'ignorance dans Pascal! on croiroit, à l'entendre, qu'il a vu les interrogatoires des Apôtres, & qu'il a été témoin de leur supplice. Mais, où a-t-il vu qu'ils aient été suppliciés? qui lui a dit que Simon Barjone, surnommé Pierre, a été crucifié à Rome la tête en bas? qui lui a dit même que ce Barjone, un misérable pécheur de Galilée, ait jamais été à Rome, & y ait parlé Latin? Hélas! s'il eût été condamné à Rome, si les Chrétiens l'avoient sçu, la première Eglise qu'ils auroient bâtie depuis à l'honneur des Saints auroit été St. Pierre de Rome, & non pas St. Jean de Latran; les Papes n'y eussent pas manqué; leur ambition y eût trouvé un beau prétexte. A quoi est-on réduit, quand, pour prouver que ce Pierre Barjone a demeuré à Rome, on est obligé de dire qu'une Lettre qu'on lui attribue datée de Babylone étoit en effet écrite de Rome même (n)! sur quoi un Auteur céle-

(n) 1. de St. Pierre. 5. vs. 23.

bre a très-bien dit, que moyennant une telle explication, une Lettre datée de Babylone devoit avoir été écrite à Rome.

Vous n'ignorez pas quels sont les imposteurs qui ont parlé de ce voyage de Pierre. C'est un Abdias qui le premier écrivit que Pierre étoit venu du lac de Génézareth droit à Rome chez l'Empereur, pour faire assaut de miracles contre Simon le Magicien; c'est lui qui fait le conte d'un parent de l'Empereur ressuscité à moitié par Simon, & entièrement par l'autre Simon Barjone. C'est lui qui met aux prises les deux Simons, dont l'un vole dans les airs & se casse les deux jambes par les prières de l'autre. C'est lui qui fait l'histoire fameuse des deux dogues envoyés par Simon pour manger Pierre. Tout cela est répété par un Marcel, par un Hégésippe. Voilà les fondemens de la Religion Chrétienne. Vous n'y voyez qu'un tissu des plus plattes impostures faites par la plus vile canaille, laquelle seule embrassa le Christianisme pendant cent années.

C'est une suite non interrompue de faussaires. Ils forgent des Lettres de Jésus-Christ; ils forgent des Lettres de Pilate, des Lettres de Séneque, des Constitutions Apostoliques, des vers des Sybilles en Acrostiches, des Evangiles au nombre de plus de quarante, des actes de Barnabé, des Liturgies de Pierre, de Jaques, de Mathieu, & de Marc. &c. &c. Vous le savez, Monsieur, vous les avez lues sans doute, ces archives infâmes du mensonge, que vous appelez fraudes pieuses; & vous n'aurez pas l'honnêteté de convenir, au moins devant vos amis, que le trône du Pape n'a été établi que sur

d'abominables chimeres pour le malheur du genre humain?

L' A B B É.

Mais comment la Religion Chrétienne auroit-elle pu s'élever si haut, si elle n'avoit eu pour baze que le fanatisme & le mensonge?

L E C O M T E.

Eh ! comment le Mahométisme s'est-il élevé encore plus haut ? Du moins ses mensonges ont été plus nobles, & son fanatisme plus généreux. Du moins Mahomet a écrit & combattu ; & Jésus n'a sçu ni écrire, ni se défendre. Mahomet avoit le courage d'Alexandre avec l'esprit de Numa ; & votre Jésus a sué sang & eau dès qu'il a été condamné par ses juges. Le Mahométisme n'a jamais changé, & vous autres vous avez changé vingt fois toute votre Religion. Il y a plus de différence entre ce qu'elle est aujourd'hui & ce qu'elle étoit dans vos premiers temps, qu'entre vos usages & ceux du Roi Dagobert. Misérables Chrétiens ! non vous n'adorez pas votre Jésus, vous lui insultez en substituant vos nouvelles loix aux siennes. Vous vous moquez plus de lui avec vos mysteres, vos agnus, vos reliques, vos indulgences, vos bénéfices simples & votre papauté, que vous ne vous en moquez tous les ans le cinq Janvier par vos Noël's dissolus, dans lesquels vous couvrez de ridicule la Vierge Marie, l'Ange qui la salue, le pigeon qui l'engrosse, le charpentier qui en est jaloux, & le poupon que les trois Rois viennent complimenter entre un bœuf & un âne, digne compagnie d'une telle famille.

L'ABBÉ.

C'est pourtant ce ridicule que St. Augustin a trouvé divin; il disoit, *je le crois parce que cela est absurde, je le crois parce que cela est impossible.*

MR. FRÉRET.

Eh! que nous importent les rêveries d'un Africain, tantôt Manichéen, tantôt Chrétien, tantôt débauché, tantôt dévot, tantôt tolérant, tantôt persécuteur? que nous fait son galimathias théologique? voudriez-vous que je respectasse cet insensé Rhéteur, quand il dit dans son Sermon XXII. que l'Ange fit un enfant à Marie par l'oreille? *impregnavit per aurem.*

LA COMTESSE.

En effet, je vois l'absurde, mais je ne vois pas le divin. Je trouve très-simple que le Christianisme se soit formé dans la populace, comme les sectes des Anabaptistes & des Quakers se sont établies, comme les Prophètes du Vivarès & des Cévennes se sont formés, comme la faction des convulsionnaires prend déjà des forces. L'enthousiasme commence; la fourberie achève. Il en est de la Religion comme du jeu.

On commence par être dupe,

On finit par être fripon.

MR. FRÉRET.

Il n'est que trop vrai, Madame. Ce qui résulte de plus probable du cahos des Histoires de Jésus, écrites contre lui par les Juifs, & en sa faveur par les Chrétiens, c'est qu'il étoit un Juif de bonne foi, qui vouloit se faire valoir auprès du peuple comme les fondateurs des Récabites, des Esséniens, des Saducéens,

des Pharisiens , des Judaïtes , des Hérodiens , des Joanistes , des Térapeutes , & de tant d'autres petites factions élevées dans la Syrie , qui étoit la patrie du fanatisme. Il est probable qu'il mit quelques femmes dans son parti , ainsi que tous ceux qui voulurent être chefs de secte ; qu'il lui échapa plusieurs discours indiscrets contre les Magistrats , & qu'il fut puni cruellement du dernier supplice. Mais qu'il ait été condamné ou sous le regne d'Hérode le Grand , comme le prétendent les Talmudistes , ou sous Hérode le Tétrarque , comme le disent quelques Evangiles , cela est fort indifférent. Il est avéré que ses disciples furent très-obscurs jusqu'à ce qu'ils eussent rencontré quelques Platoniciens dans Alexandrie qui étayerent les rêveries des Galiléens par les rêveries de Platon. Les peuples d'alors étoient infatués de démons , de mauvais génies d'obsessions , de possessions , de magie , comme le sont aujourd'hui les Sauvages. Presque toutes les maladies étoient des possessions d'esprits malins. Les Juifs , de tems immémorial , s'étoient vanté de chasser les diables avec la racine Barath , mise sous le nez des malades , & quelques paroles attribuées à Salomon. Le jeune Tobie chassoit les diables avec la fumée d'un poisson sur le gril. Voilà l'origine des miracles dont les Galiléens se vanterent.

Les Gentils étoient assez fanatiques pour convenir que les Galiléens pouvoient faire ces beaux prodiges. Car les Gentils croyoient en faire eux-mêmes. Ils croyoient à la magie comme les disciples de Jésus. Si quelques malades guérissoient par les forces de la nature , ils ne manquoient pas d'affirmer qu'ils avoient été

délivrés d'un mal de tête par la force des enchantemens. Ils disoient aux Chrétiens; vous avez de beaux secrets, & nous aussi: vous guérissiez avec des paroles, & nous aussi; vous n'avez sur nous aucun avantage.

Mais quand les Galiléens ayant gagné une nombreuse populace, commencerent à prêcher contre la Religion de l'Etat, quand après avoir demandé la tolérance ils osèrent être intolérans, quand ils voulurent élever leur nouveau fanatisme sur les ruines du fanatisme ancien, alors les prêtres & les magistrats Romains les eurent en horreur. Alors on réprima leur audace. Que firent-ils? ils supposèrent, comme nous l'avons vu, mille ouvrages en leur faveur; de dupes ils devinrent fripons, ils devinrent faussaires, il se défendirent par les plus indignes fraudes, ne pouvant employer d'autres armes; jusqu'au temps où Constantin devenu Empereur avec leur argent, mit leur Religion sur le trône. Alors les fripons furent sanguinaires. J'ose vous assurer que depuis le Concile de Nicée jusqu'à la sedition des Cévennes, il ne s'est pas écoulé une seule année où le Christianisme n'ait versé le sang.

L' A B B É.

Ah Monsieur, c'est beaucoup dire.

M R. F R É R E T.

Non, ce n'est pas assez dire. Relisez seulement l'Histoire Ecclésiastique; voyez les Donatistes & leurs adversaires s'affommant à coups de bâton; les Athanasiens & les Ariens remplissant l'Empire Romain de carnage pour une diphtongue. Voyez ces barbares Chrétiens se plaindre amèrement que le sage Empereur Julien les empêche de s'égorger & de se détruire.

Regardez cette suite épouvantable de massacres; tant de citoyens mourans dans les supplices, tant de Princes assassinés, les buchers allumés dans vos Conciles, douze millions d'innocens habitans d'un nouvel hémisphere tués comme des bêtes fauves dans un parc, sous prétexte qu'ils ne vouloient pas être Chrétiens; & dans nôtre ancien hémisphere les Chrétiens immolés sans cesse les uns par les autres, vieillards, enfans, meres, femmes, filles expirans en foule dans les croisades des Albigeois, dans les guerres des Hussites, dans celles des Luthériens, des Calvinistes, des Anabaptistes, à la St. Barthélémi, aux massacres d'Irlande, à ceux du Piémont, à ceux des Cévennes; tandis qu'un Evêque de Rome mollement couché sur un lit de repos se fait baiser les pieds, & que cinquante châtres lui font entendre leurs fredons pour le défendre. Dieu m'est témoin que ce portrait est fidele, & vous n'oseriez me contredire.

L' A B B É.

J'avoue qu'il y a quelque chose de vrai. Mais comme disoit l'Evêque de Noyon, ce ne sont pas-là des matieres de table; ce sont des tables des matieres. Les dîners seroient trop tristes si la conversation rouloit longtems sur les horreurs du genre humain. L'Histoire de l'Eglise trouble la digestion.

L E C O M T E.

Les faits l'ont troublée davantage.

L' A B B É.

Ce n'est pas la faute de la Religion Chrétienne, c'est celle des abus.

LE COMTE.

Cela seroit bon s'il n'y avoit eu que peu d'abus. Mais si les prêtres ont voulu vivre à nos dépens depuis que Paul, ou celui qui a pris son nom, a écrit, *ne suis-je pas en (o) droit de me faire nourrir & vêtir par vous, moi, ma femme, ou ma sœur?* Si l'Eglise a voulu toujours envahir, si elle a employé toujours toutes les armes possibles pour nous ôter nos biens & nos vies, depuis la prétendue aventure d'Ananie & de Saphire, qui avoient, dit-on, apporté aux pieds de Simon Barjone le prix de leurs héritages, & qui avoient gardé quelques dragmes pour leur subsistance (p), s'il est évident que l'Histoire de l'Eglise est une suite continue de querelles, d'impostures, de vexations, de fourberies, de rapines & de meurtres; alors il est démontré que l'abus est dans la chose même, comme il est démontré qu'un loup a toujours été carnassier, & que ce n'est point par quelques abus passagers qu'il a succé le sang de nos moutons.

L'ABBÉ.

Vous en pourriez dire autant de toutes les Religions.

LE COMTE.

Point du tout; je vous défie de me montrer une seule guerre excitée pour le dogme dans une seule Secte de l'antiquité. Je vous défie de me montrer chez les Romains un seul homme persécuté pour ses opinions depuis Romulus jusqu'au tems où les Chré-

(o) Iere. aux Corinthiens Ch. 9. vs. 4. & 5.

(p) Actes des Apôtres Ch. 5.

tiens vinrent tout bouleverser. Cette absurde barbarie n'étoit réservée qu'à nous. Vous sentez en rougissant la vérité qui vous presse, & vous n'avez rien à répondre.

L' A B B É.

Aussi je ne réponds rien. Je conviens que les disputes théologiques sont absurdes & funestes.

MR. FR É R E T.

Convenez donc aussi qu'il faut couper par la racine un arbre qui a toujours porté des poisons.

L' A B B É.

C'est ce que je ne vous accorderai point ; car cet arbre a aussi quelquefois porté de bons fruits. Si une République a toujours été dans les dissensions, je ne veux pas pour cela qu'on détruise la République. On peut réformer ses Loix.

L E C O M T E.

Il n'en est pas d'un Etat comme d'une Religion. Venise a réformé ses Loix, & a été florissante. Mais quand on a voulu réformer le Catholicisme, l'Europe a nagé dans le sang. Et en dernier lieu, quand le célèbre Locke voulant ménager à la fois les impostures de cette Religion & les droits de l'humanité, a écrit son Livre du Christianisme raisonnable, il n'a pas eu quatre disciples ; preuve assez forte que le Christianisme & la raison ne peuvent subsister ensemble. Il ne reste qu'un seul remède dans l'état où sont les choses ; encore n'est-il qu'un palliatif, c'est de rendre la Religion absolument dépendante du Souverain & des Magistrats.

MR. FRÉRET.

Oui, pourvû que le Souverain & les Magistrats soient éclairés, pourvû qu'ils sachent tolérer également toute Religion, regarder tous les hommes comme leurs freres, n'avoir aucun égard à ce qu'ils pensent, & en avoir beaucoup à ce qu'ils font; les laisser libres dans leur commerce avec Dieu, & ne les enchaîner qu'aux Loix dans tout ce qu'ils doivent aux hommes. Car il faudroit traiter comme des bêtes féroces des Magistrats qui soutiendroient leur Religion par des bourreaux.

L'ABBÉ.

Et si toutes les Religions étant autorisées, elles se battent toutes les unes contre les autres? si le Catholique, le Protestant, le Grec, le Turc, le Juif se prennent par les oreilles en sortant de la Messe, du Prêche, de la Mosquée & de la Synagogue?

MR. FRÉRET.

Alors il faut qu'un Régiment de Dragons les dissipe.

LE COMTE.

J'aimerois mieux encore leur donner des leçons de modération que de leur envoyer des Régimens; je voudrois commencer par instruire les hommes avant de les punir.

L'ABBÉ.

Instruire les hommes! que dites-vous, Monsieur le Comte? les en croyez-vous dignes?

LE COMTE.

J'entends. Vous pensez toujours qu'il ne faut que
les

les tromper : vous n'êtes qu'à moitié guéri ; votre ancien mal vous reprend toujours.

LA COMTESSE.

A propos, j'ai oublié de vous demander votre avis sur une chose que je lus hier dans l'Histoire de ces bons Mahométans qui m'a beaucoup frappée. Affan fils d'Ali étant au bain, un de ses esclaves lui jeta par mégarde une chaudiere d'eau bouillante sur le corps. Les domestiques d'Affan voulurent empâler le coupable. Affan, au lieu de le faire empâler, lui fit donner vingt pieces d'or. *Il y a, dit-il, un degré de gloire dans le Paradis pour ceux qui payent les services, un plus grand pour ceux qui pardonnent le mal, & un plus grand encore pour ceux qui récompensent le mal involontaire.* Comment trouvez-vous cette action & ce discours.

LE COMTE.

Je reconnois-là mes bons Musulmans du premier siecle.

L'ABBÉ.

Et moi mes bons Chrétiens.

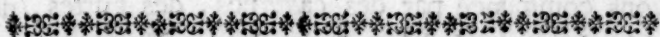
MR. FRÉRET.

Et moi je suis fâché qu'Affan l'échaudé, fils d'Ali, ait donné vingt pieces d'or pour avoir de la gloire en Paradis. Je n'aime point les belles actions intéressées. J'aurois voulu qu'Affan eût été assez vertueux & assez humain pour consoler le désespoir de l'esclave, sans songer à être placé dans le Paradis au troisieme degré.

LA COMTESSE.

Allons prendre du café. J'imagine que si à tous les dîners de Paris, de Vienne, de Madrid, de Lisbonne, de Rome, d'Amsterdam & de Moscou, on avoit des conversations aussi instructives, le monde n'en iroit que mieux.





TROISIEME ENTRETIEN.

APRÈS DÎNER.

L' A B B É.

Voilà d'excellent café, Madame, c'est du Moka tout pur.

L A C O M T E S S E.

Oui, il vient du pays des Musulmans; n'est-ce pas grand dommage?

L' A B B É.

Raillerie à part, Madame, il faut une Religion aux hommes.

L E C O M T E.

Oui sans doute; & Dieu leur en a donné une divine, éternelle, gravée dans tous les cœurs; c'est celle que selon vous pratiquoient Enoch, les Noachides & Abraham; c'est celle que les Lettrés Chinois ont conservée depuis plus de quatre mille ans, l'adoration d'un Dieu, l'amour de la justice & l'horreur du crime.

L A C O M T E S S E.

Est-il possible qu'on ait abandonné une Religion si pure & si sainte pour les sectes abominables qui ont inondé la terre!

M R. F R É R E T.

En fait de Religion, Madame, on a eu une conduite directement contraire à celle qu'on a tenue en fait de vêtemens, de logemens & de nourriture. Nous

avons commencé par des cavernes, des luttes, des habits de peaux de bêtes & du gland. Nous avons eu ensuite du pain, des mets salutaires, des habits de laine & de soye filées, des maisons propres & commodes. Mais dans ce qui concerne la Religion, nous sommes revenus au gland, aux peaux de bêtes & aux cavernes.

L' A B B É.

Il seroit bien difficile de vous en tirer. Vous voyez que la Religion Chrétienne, par exemple, est partout incorporée à l'Etat; & que depuis le Pape jusqu'au dernier Capucin, chacun fonde son trône ou sa cuisine sur elle. Je vous ai déjà dit que les hommes ne sont pas assez raisonnables pour se contenter d'une Religion pure & digne de Dieu.

L A C O M T E S S E.

Vous n'y pensez pas; vous avouez vous-même qu'ils s'en sont tenus à cette Religion pure du tems de votre Enoch, de votre Noé & de votre Abraham. Pourquoi ne seroit-on pas aussi raisonnable aujourd'hui qu'on l'étoit alors?

L' A B B É.

Il faut bien que je le dise: C'est qu'alors il n'y avoit ni Chanoine à grosse Prébende, ni Abbé de Corbie avec cent mille écus de rentes, ni Evêque de Wurtsbourg avec un million, ni Pape avec seize ou dix-huit millions. Il faudroit peut-être des guerres aussi sanglantes pour rendre à la société humaine tous ces biens, qu'il en a fallu pour les lui arracher.

LE COMTE.

Quoique j'aie été militaire, je ne veux point faire la guerre aux Prêtres & aux Moines ; je ne veux point établir la vérité par le meurtre, comme ils ont établi l'erreur ; mais je voudrois au moins que cette vérité éclairât un peu les hommes, qu'ils fussent plus doux & plus heureux, que les peuples cessassent d'être superstitieux, & que les chefs de l'Eglise tremblassent d'être persécuteurs.

L' A B B É.

Il est bien mal-aisé (puisque'il faut enfin m'expliquer) d'ôter à des insensés des chaînes qu'ils révèrent. Vous vous feriez peut-être lapider par le peuple de Paris si dans un tems de pluie vous empêchiez qu'on ne promenât la prétendue carcasse de Ste. Genevieve par les rues pour avoir du beau tems.

MR. FRÉRET.

Je ne crois point ce que vous dites ; la raison a déjà fait tant de progrès, que depuis plus de dix ans on n'a fait promener cette prétendue carcasse & celle de Marcel dans Paris. Je pense qu'il est très-aisé de déraciner par degrés toutes les superstitions qui nous ont abrutis. On ne croit plus aux forciers, on n'exorcise plus les diables ; & quoiqu'il soit dit que votre Jésus ait envoyé ses Apôtres précisément pour chasser les diables (p), aucun prêtre parmi nous n'est ni assez fou, ni assez sot pour se vanter de les chasser ; les reliques de St. François sont devenues ridicules, & celles de St. Ignace peut-être seront un jour

(p) *Matt. Ch. 10. vs. 8. Marc. Ch. 6. vs. 13.*

trainées dans la boue avec les Jésuites eux-mêmes. On laisse à la vérité au Pape le Duché de Ferrare qu'il a usurpé, les domaines que César Borgia ravit par le fer & par le poison, & qui sont retournés à l'Eglise de Rome pour laquelle il ne travailloit pas ; on laisse Rome même aux Papes, parce qu'on ne veut pas que l'Empereur s'en empare : on lui veut bien payer encore des Annates, quoique ce soit un ridicule honteux & une simonie évidente ; on ne veut pas faire d'éclat pour un subside si modique. Les hommes subjugués par la coutume ne rompent pas tout d'un coup un mauvais marché fait depuis près de trois siècles ; mais que les Papes aient l'insolence d'envoyer comme autrefois des Légats à *Latere* pour imposer des décimes sur les peuples, pour excommunier les Rois, pour mettre leurs Etats en interdit, pour donner leurs couronnes à d'autres, vous verrez comme on recevra un Légat à *Latere* : je ne désespérerois pas que le Parlement d'Aix ou de Paris ne le fît pendre.

LE COMTE.

Vous voyez combien de préjugés honteux nous avons secoués. Jetez les yeux à présent sur la partie la plus opulente de la Suisse, sur les sept Provinces-Unies aussi puissantes que l'Espagne, sur la Grande-Bretagne dont les forces maritimes tiendroient seules avec avantage contre les forces réunies de toutes les autres nations : regardez tout le Nord de l'Allemagne, & la Scandinavie, ces pépinières intarissables de guerriers, tous ces peuples nous ont passé de bien loin dans les progrès de la raison. Le sang de chaque tête

de l'hydre qu'ils ont abattue a fertilisé leurs campagnes ; l'abolition des Moines a peuplé & enrichi leurs Etats : on peut certainement faire en France ce qu'on a fait ailleurs ; la France sera plus opulente & plus peuplée.

L' A B B É.

Eh bien , quand vous aurez secoué en France la vermine des Moines , quand on ne verra plus de ridicules reliques , quand nous ne payerons plus à l'E-vêque de Rome un tribut honteux ; quand même on mépriseroit assez la consubstantiabilité & la procession du St. Esprit par le pere & par le fils , & la transubstantiation pour n'en plus parler , quand ces mysteres resteroient ensévelis dans la somme de St. Thomas , & quand les contemptibles Théologiens seroient réduits à se taire , vous resteriez encore Chrétiens ; & c'est ce que vous n'obtiendrez jamais. Une Religion de Philosophes n'est pas faite pour les hommes.

MR. F R É R E T.

Est quadam prodire tenus si non datur ultra.

Je vous dirai avec Horace , vôtre Médecin ne vous donnera jamais la vue d'un Lynx , mais souffrez qu'il vous ôte une taye des yeux. Nous gémissons sous le poids de cent livres de chaînes , permettez qu'on nous délivre des trois quarts. Le mot de Chrétien a prévalu ; il restera , mais peu - à - peu on adorera Dieu sans mélange , sans lui donner ni une mere , ni un fils , ni un pere putatif , sans lui dire qu'il est mort par un supplice infâme , sans croire qu'on fasse des Dieux avec de la farine , enfin , sans cet a-

mas de superstitions qui mettent des peuples policés si au dessous des sauvages. L'adoration pure de l'Etre Suprême commence à être aujourd'hui la Religion de tous les honnêtes gens; & bientôt elle descendra dans une partie saine du peuple même.

L' A B B É.

Ne craignez-vous point que l'incrédulité (dont je vois les immenses progrès) ne soit funeste au peuple en descendant jusqu'à lui, & ne le conduise au crime? Les hommes sont assujettis à de cruelles passions & à d'horribles malheurs; il leur faut un frein qui les retienne, & une erreur qui les console.

MR. FR É R E T.

Le culte raisonnable d'un Dieu juste qui punit & qui récompense, feroit sans doute le bonheur de la société; mais quand cette connoissance salutaire d'un Dieu juste est défigurée par des mensonges absurdes & par des superstitions dangereuses, alors le remède se tourne en poison; & ce qui devoit effrayer le crime, l'encourage. Un méchant qui ne raisonne qu'à demi (& il y en a beaucoup de cette espece) ose nier souvent le Dieu dont on lui a fait une peinture révoltante.

Un autre méchant qui a de grandes passions dans une âme foible, est souvent invité à l'iniquité par la sûreté du pardon que les prêtres lui offrent. *De quelque multitude énorme de crimes que vous soyez souillé, confessez-vous à moi, & tout vous sera pardonné par les mérites d'un homme qui fut pendu en Judée il y a plusieurs siècles. Plongez-vous après cela dans de nouveaux crimes sept fois soixante & sept fois, & tout vous sera pardonné encore.* N'est-ce pas-là véritable-

ment induire en tentation ? n'est-ce pas applanir toutes les voyes de l'iniquité ? La Brinvilliers ne se confessoit - elle pas à chaque empoisonnement qu'elle commettoit ? Louis XI. autrefois n'en usoit-il pas de même ?

Les anciens avoient comme nous leur confession & leurs expiations, mais on n'étoit pas expié pour un second crime. On ne pardonnoit point deux parricides. Nous avons tout pris des Grecs & des Romains, & nous avons tout gâté.

Leur enfer étoit impertinent, je l'avoue ; mais nos diables sont bien plus fots que leurs furies. Ces furies n'étoient pas elles-mêmes damnées, on les regardoit comme les exécutrices, & non comme les victimes des vengeances divines. Etre à la fois bourreaux & patients, brûlans & brûlés comme le sont nos diables, c'est une contradiction absurde, digne de nous, & d'autant plus absurde que la chute des Anges, ce fondement du Christianisme, ne se trouve ni dans la Génèse, ni dans l'Evangile. C'est une ancienne fable des Bracmanes,

Enfin, Monsieur, tout le monde rit aujourd'hui de vôtre enfer, parce qu'il est ridicule ; mais personne ne riroit d'un Dieu rémunérateur & vengeur, dont on espéreroit le prix de la vertu, & dont on craindroit le châtimement du crime, en ignorant l'espece des châtimens & des récompenses, mais en étant persuadé qu'il y en aura, parce que Dieu est juste.

LE COMTE.

Il me semble que Mr. Fréret a fait assez entendre comment la Religion peut être un frein salutaire. Je

veux essayer, de vous prouver qu'une Religion pure est infiniment plus consolante que la vôtre.

Il y a des douceurs, dites-vous, dans les illusions des âmes dévotes; je le crois; il y en a aussi aux petites maisons. Mais quels tourmens quand ces âmes viennent à s'éclairer! Dans quel doute & dans quel désespoir certaines Religieuses passent leurs tristes jours! vous en avez été témoin, vous me l'avez dit vous-même; les cloîtres sont le séjour du repentir: mais chez les hommes surtout, un cloître est le repaire de la discorde & de l'envie. Les Moines sont des forçats volontaires qui se battent en ramant ensemble; j'en excepte un très-petit nombre, qui sont ou véritablement pénitens ou utiles. Mais en vérité Dieu a-t-il mis l'homme & la femme sur la terre pour qu'ils traînaient leur vie dans des cachots séparés les uns des autres à jamais? Est-ce-là le but de la nature? Tout le monde crie contre les Moines; & moi je les plains. La plupart au sortir de l'enfance ont fait pour jamais le sacrifice de leur liberté, & sur cent il y en a quatre-vingt au moins qui séchent dans l'amertume. Où sont donc ces grandes consolations que votre Religion donne aux hommes? Un riche bénéficiaire est consolé sans doute, mais c'est par son argent, & non par sa foi. S'il jouit de quelque bonheur, il ne le goûte qu'en violant les règles de son état. Il n'est heureux que comme homme du monde, & non pas comme homme d'Eglise. Un père de famille sage, résigné à Dieu, attaché à sa patrie, environné d'enfans & d'amis reçoit de Dieu des bénédictions mille fois plus sensibles.

De plus, tout ce que vous pourriez dire en faveur des mérites de vos Moines, je le dirois à bien plus forte raison des Derviches, des Marabouts, des Fakirs, des Bonzes. Ils font des pénitences cent fois plus rigoureuses ; ils se sont voués à des austérités plus effrayantes ; & ces chaînes de fer sous lesquelles ils sont courbés, ces bras toujours étendus dans la même situation, ces macérations épouvantables ne font rien encore en comparaison des jeunes femmes de l'Inde qui se brûlent sur le bucher de leurs maris dans le fol espoir de renaître ensemble.

Ne vantez donc plus ni les peines ni les consolations que la Religion Chrétienne fait éprouver. Convenez hautement qu'elle n'approche en rien du culte raisonnable qu'une famille honnête rend à l'Etre Suprême sans superstition. Laissez-là les cachots des couvens, laissez-là vos mystères contradictoires & inutiles, l'objet de la risée universelle. Prêchez Dieu & la morale ; & je vous réponds qu'il y aura plus de vertu & plus de félicité sur la terre.

L A C O M T E S S E.

Je suis fort de cette opinion.

M R. F R É R E T.

Et moi aussi sans doute.

L' A B B É.

Eh bien, puisqu'il faut vous dire mon secret, j'en suis aussi.

Alors le Président de Maisons, l'Abbé de St. Pierre, Mr. Du Fay, Mr. Du Marsai arriverent ; & Mr. l'Abbé de St. Pierre lut selon sa coutume *ses pensées du matin*, sur chacune desquelles on pouvoit faire un bon ouvrage.

P E N S É E S.

Détachées de Mr. l'Abbé de St. Pierre.



LA plupart des Princes, des Ministres, des hommes constitués en dignité, n'ont pas le temps de lire; ils méprisent les livres, & ils sont gouvernés par un gros livre qui est le tombeau du sens commun.



S'ils avoient sçu lire, ils auroient épargné au monde tous les maux que la superstition & l'ignorance ont causés. Si Louis XIV. avoit sçu lire, il n'auroit pas révoqué l'Edit de Nantes.



Les Papes & leurs Suppôts ont tellement senti que leur pouvoir n'est fondé que sur l'ignorance, qu'ils ont toujours défendu la lecture du seul livre qui annonce leur Religion: il ont dit, voilà vôtre loi, & nous vous défendons de la lire; vous n'en saurez que ce que nous daignerons vous apprendre. Cette extravagante tyrannie n'est pas compréhensible; elle existe pourtant, & toute Bible en langue qu'on parle, est défendue à Rome; elle n'est permise que dans une langue qu'on ne parle plus.



Toutes les usurpations Papales ont pour prétexte

un misérable jeu de mots, une équivoque des rues, une pointe qu'on fait dire à Dieu & pour laquelle on donneroit le fouët à un écolier; *tu es pierre, & sur cette pierre je fonderai mon assemblée.*

Si on favoit lire, on verroit avec évidence que la Religion n'a fait que du mal au gouvernement; elle en fait encore beaucoup en France par les persécutions contre les Protestans, par les divisions sur je ne fais quelle Bulle plus méprisable qu'une chanson du Pont-neuf, par le célibat ridicule des Prêtres, par la fainéantise des Moines, par les mauvais marchés faits avec l'Evêque de Rome &c.

L'Espagne & le Portugal beaucoup plus abrutis que la France, éprouvent presque tous ses maux, & ont l'Inquisition par dessus; laquelle (supposé un enfer) seroit ce que l'enfer auroit produit de plus exécration.

En Allemagne il y a des querelles interminables entre les trois sectes admises par les traités de Vestphalie: les habitans des pays immédiatement soumis aux Prêtres Allemands, font des brutes qui ont à peine à manger.

En Italie cette Religion qui a détruit l'Empire Romain n'a laissé que de la misère & de la musique, des Eunuques, des Arlequins & des Prêtres. On accable de trésors une petite statue noire appelée la Madone de Lorette & les terres ne font pas cultivées.

La Théologie est dans la Religion ce que les poisons sont parmi les alimens.

Ayez des temples où Dieu soit adoré, ses bienfaits chantés, sa justice annoncée, la vertu recommandée : tout le reste n'est qu'esprit de parti, faction, imposture, orgueil, avarice, & doit être proscrit à jamais.

Rien n'est plus utile au public qu'un Curé qui tient registre des naissances, qui procure des assistances aux pauvres, console les malades, ensevelit les morts, met la paix dans les familles ; & qui n'est qu'un maître de morale. Pour le mettre en état d'être utile il faut qu'il soit au-dessus du besoin, & qu'il ne lui soit pas possible de déshonorer son ministère en plaidant contre son Seigneur & contre ses Paroissiens, comme font tant de Curés de campagne : qu'ils soient gagés par la province selon l'étendue de leurs paroisses, & qu'ils n'aient d'autre soin que celui de remplir leurs devoirs.

Rien n'est plus inutile qu'un Cardinal. Qu'est-ce qu'une dignité étrangère, conférée par un Prêtre étranger, dignité sans fonction, & qui presque toujours vaut cent mille écus de rente, tandis qu'un Curé de campagne n'a ni de quoi assister les pauvres, ni de quoi se secourir lui-même ?

Le meilleur gouvernement est sans contredit celui qui n'admet que le nombre des Prêtres nécessaires, car

le superflu n'est qu'un fardeau dangereux : le meilleur gouvernement est celui où les Prêtres sont mariés car ils en sont meilleurs citoyens ; ils donnent les enfans à l'Etat, & les élèvent avec honnêteté ; c'est celui où les Prêtres n'osent prêcher que la morale : car s'ils prêchent la controverse, c'est sonner le tocsin de la discorde.



Les honnêtes gens lisent l'histoire des guerres de Religion avec horreur ; ils rient des disputes théologiques comme de la farce Italienne. Ayons donc une Religion qui ne fasse ni frémir, ni rire.



Y a-t-il eu des Théologiens de bonne foi ? Oui, comme il y a eu des gens qui se sont crus Sorciers.



Mr. Deslandes, de l'Académie des Sciences, qui vient de nous donner l'histoire de la Philosophie, dit au Tome III. page 299, *La faculté de Théologie me paroît le corps le plus méprisable du Royaume.* Il deviendrait un des plus respectables s'il se bornoit à enseigner Dieu & la morale ; ce seroit le seul moyen d'expié ses décisions criminelles contre Henri III. & le grand Henri IV.



Les miracles que des gueux font au Fauxbourg St. Médard peuvent aller loin, si Mr. le Cardinal de Fleuri n'y met ordre. Il faut exhorter à la paix & défendre sévèrement les miracles.



La Bulle monstrueuse *Unigenitus* peut encore trou-

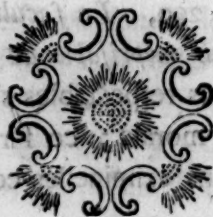
bler le Royaume. Toute Bulle est un attentat à la dignité de la Couronne, & à la liberté de la Nation.

La canaille créa la superstition, les honnêtes gens la détruisent.

On cherche à perfectionner les loix & les arts.
Peut-on oublier la Religion ?

Qui commencera à l'épurer ? ce sont les hommes qui pensent. Les autres suivront.

N'est-il pas honteux que les fanatiques ayent du zèle & que les sages n'en ayent pas ? Il faut être prudent, mais non pas timide.



la

n.

ens

ts.

es

up

si

é.

l-

oo

ny

re

ny

iv

et

to

ol

M

ti

st